

LIEUX DE MEMOIRE

Le public s'intéresse aujourd'hui aux paysages dans la mesure où ils lui apparaissent comme un facteur-clef dans la construction des identités à une époque où les sociétés occidentales traversent une crise sérieuse en ce domaine.

Les géographes travaillent sur les paysages depuis le XIXe siècle. Ils sont devenus rapidement conscients de l'existence de liens structurels entre certains de leurs éléments. Ils ont, en conséquence, élaboré des typologies et proposé des interprétations fonctionnelles de leur genèse. Plus tard, ils ont souligné la signification idéologique que pouvait revêtir beaucoup des traits que les hommes leur ont imprimés. Jusqu'il y a vingt ans cependant, les géographes ignoraient à peu près totalement le rôle que les paysages jouaient dans la construction des identités. Nous pensons que cela vient de ce que, à cette époque, il n'était pas encore nécessaire de préserver les paysages en vue de consolider les identités.

En ce domaine, le changement qui est intervenu au cours de la dernière génération a un parallèle en histoire : beaucoup des documents et des choses qui n'étaient pas considérés, au XIXe siècle et durant la plus grande partie du XXe comme ayant une valeur de témoignage historique sont aujourd'hui systématiquement préservés.

La même cause explique à la fois l'élargissement de ce qui est considéré comme archive en histoire et l'incorporation de paysages dans la part la plus significative du patrimoine, celle sur lesquelles reposent les identités : il s'agit d'un changement majeur affectant les relations entre les composantes vernaculaires et élitaires des cultures occidentales. Pierre Nora a publié il y a vingt ans des réflexions intéressantes sur ces transformations contemporaines :

"Accélération de l'histoire. Au-delà de la métaphore, il faut prendre la mesure de ce que l'expression signifie : un basculement de plus en plus rapide dans un passé définitivement mort, la perception globale de toute chose comme disparue – une rupture d'équilibre. L'arrachement de ce qui restait encore de vécu dans la chaleur de la tradition, dans le mutisme de la coutume, dans la répétition de l'ancestral, sous la poussée d'un sentiment historique de fond. L'accession à la conscience de soi sous le signe du révolu, l'achèvement de quelque chose depuis toujours commencé. On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus" (Nora, 1984, p. XVII).

Dans ce texte, j'utilise les idées proposées par Pierre Nora pour éclairer les transformations contemporaines des attitudes des géographes en ce qui concerne les paysages. Pour explorer les relations changeantes entre les lieux, la mémoire et l'identité, il est bon de savoir de quels instruments les géographes peuvent faire usage. Je partirai de la notion de culture vernaculaire et des identités locales qu'elles produisent (première partie), analyserai le rôle des cultures des élites, leurs liens avec les identités nationales et leurs équivalents vernaculaires dans les sociétés traditionnelles (deuxième partie). Il sera alors possible de présenter les transformations contemporaines des cultures et leur impact sur les identités aussi bien locales

que nationales (troisième partie). Le dernier ensemble explorera la signification des paysages dans les dynamiques de la mémoire et de l'identité (partie 4) et la responsabilité des géographes en ce domaine (partie 5).

1- La notion de cultures et de sociétés vernaculaires

Pour les géographes, la culture est faite de tout ce que les hommes acquièrent au cours de leur vie. Chacun reçoit un équipement fondamental de pratiques, d'attitudes, de comportements, de savoir-faire, de connaissances et de croyances de ses parents et des gens avec lesquels il vit dans sa jeunesse : la culture est ainsi construite à partir d'éléments qui proviennent du passé; c'est un héritage. Elle reflète aussi l'expérience de chacun et la manière dont il réagit aux événements qu'il vit : c'est une partie du présent. La culture incorpore enfin les plans que les individus et les groupes sociaux imaginent pour leur futur. La culture est de la sorte une notion dynamique, qui relie, pour chacun, le passé, le présent et le futur.

La nature et le contenu de la culture varie, pour chacun, selon la taille du groupe dont il a reçu l'héritage, l'espace qu'il fréquente ou dont il a connaissance dans sa vie quotidienne, la nature en l'au-delà que sa société imagine pour le futur, et les horizons d'attente qu'il construit pour lui-même.

Dans le monde de langue anglaise, les spécialistes des sciences sociales oppose généralement *low cultures* (les cultures de la base) et *high cultures* (les cultures des classes élevées). En français, l'opposition entre cultures populaires et cultures élitaires est plus riche de connotations. Il me semble que l'idée de *vernacular cultures*, cultures vernaculaires, telle qu'elle a été développée par John Brinckerhoff Jackson dans *A Sense of Time, a Sense of Place*, constitue une contribution intéressante à l'approche culturelle en géographie (Jackson, 1994).

Pour Jackson, ce qui est particulier aux cultures vernaculaires n'est pas leur position dans une hiérarchie de valeurs ou d'attitudes plus ou moins relevées. C'est le fait que leur transmission repose surtout sur l'imitation directe, l'observation et la parole. Cela veut dire que le groupe dont l'héritage provient est le groupe primaire des parents et des voisins parmi lesquels vit l'enfant. Le présent est essentiellement fait de la communauté, du lieu de travail et des localités dans lesquelles on a des parents, ou que l'on a visitées. L'au-delà sur lequel les croyances et l'action reposent est généralement celui d'une religion établie, mais la lecture qu'en fait la population locale est plus importante que son interprétation officielle : les lieux où les cultes prennent place ont plus de sens que les fondements théologiques; le symbolisme des églises, des croix ou des pèlerinages est fort. La nation existe, mais comme une réalité distante.

Jackson a consacré une large part de sa vie à étudier l'évolution des expressions vernaculaires des cultures américaines. Dans les chapitres qu'il consacre au Nouveau Mexique dans *A Sense of Time, a Sence of Place*, il présente les cultures *pueblo* comme fondamentalement vernaculaires. Les villages espagnols créés à partir du XVIIe siècle offraient un nouveau type de culture vernaculaire, qui s'est fondu avec celui des travailleurs

manuels venus de l'Est à la fin du XIXe siècle et au début du XXe : il en voit la matérialisation dans les rangées basses de maison de pisé (d'*adobe*) qui formaient l'essentiel des établissements humains il y a un demi-siècle.

Pour Jackson, les cultures vernaculaires n'ont pas disparu au Nouveau Mexique, mais elles ont pris une nouvelle forme : au lieu de vivre dans des maisons de pisé, les travailleurs s'installent de plus en plus dans des *mobile homes*; il s'agit de logements bon marché, qui permettent de garder le style informel de relations sociales qui est fondamental dans les composantes vernaculaires de la société. Ce changement est dans le même temps l'expression de la transformation profonde que les cultures vernaculaires ont connue depuis la Seconde Guerre mondiale : les cultures vernaculaires du passé avaient à la fois avaient deux composantes : l'une concernait la production, l'autre la consommation. Il y a un demi-siècle, les gens savaient comment préparer la terre, faire pousser du maïs ou d'autres récoltes, élever des moutons ou du bétail, et construire des maisons de pisé. Les femmes détenaient des recettes qui leur permettaient de transformer les produits de l'agriculture locale en mets pleins de goût. Les composantes vernaculaires des cultures contemporaines ont cessé de se caractériser par des ensembles spécifiques de techniques de production : elles regroupent des travailleurs non qualifiés. Ils vivent dans des *mobile homes* fabriquées industriellement dans des usines situées très loin. La nourriture qu'ils mangent est achetée dans des supermarchés : elle est faite d'aliments industriellement préparés.

Les cultures vernaculaires, et les couches de la société qui les partagent, n'ont jamais été des réalités statiques. Elles ont toujours évolué. Au cours de la dernière génération, toutefois, les changements qu'elles ont subis sont plus fondamentaux que ceux enregistrés dans le passé. Les cultures vernaculaires sont toujours fondées sur l'imitation, l'observation et la parole, mais ces formes de communication ont cessé d'avoir nécessairement une base locale : grâce aux médias modernes, et plus particulièrement à la télévision, les cultures vernaculaires ont perdu leurs racines territoriales; les gens s'inspirent de films ou de séries télévisées tournées à Hollywood, Cinécitta, Bombay, Hong Kong ou Tokyo. Avec la modernisation des techniques, il n'y a plus de place pour les savoir-faire traditionnels. Les cultures vernaculaires apparaissent de plus en plus comme des composantes axées sur la consommation des cultures globales.

La raison pour laquelle la notion de culture vernaculaire convient mieux aux géographes que celles de culture populaire ou de *low culture* vient de ce qu'elle s'applique à toutes les zones où la transmission des cultures d'une génération à l'autre reposent exclusivement sur l'imitation, l'observation et la parole. Ceux qui les partagent évoluent. Pour un géographe, le sentiment d'authenticité qui se dégageait si fort des paysages du Nouveau Mexique d'il y a soixante ans était lié à la prédominance de formes bâties conçues localement, et qui étaient en harmonie avec le paysage. Comme le montre Jackson, le *mobile home* montre qu'il existe toujours une composante vernaculaire dans la culture et la société du Nouveau Mexique, mais elle a cessé d'être intimement liée aux environnements locaux.

Les composantes élitaires des cultures traditionnelles

Il est tout aussi important de comprendre les dimensions spatiales des cultures des élites traditionnelles que celles des cultures vernaculaires.

Des cultures fondées sur l'écrit

Les relations directes, face-à-face, ont toujours joué un rôle important dans la transmission des cultures, mais les cultures élitaires des sociétés traditionnelles tiraient leurs spécificités de l'importance qu'elles conféraient à l'écrit. Cela veut dire que leurs caractères spatiaux étaient profondément différents de ceux des cultures vernaculaires.

L'écriture transforme les éléments qui composent la culture – ceux surtout qui sont faciles à exprimer par des mots – en textes, c'est-à-dire en documents qui constituent des mémoires externes et objectives. Une telle transformation a d'importantes conséquences temporelles et spatiales. Sur l'échelle du temps, les éléments qui sont transmis aux enfants cessent d'être limités à ceux que leurs parents ou voisins ont présents dans leurs têtes : des composantes plus anciennes, et que les adultes ont souvent oubliés, y sont incorporés; ils donnent à la culture une perspective historique. Dans le domaine spatial, ce qui est transféré vient souvent de lieux lointains : les cultures élitaires des sociétés traditionnelles n'étaient pas spécifiques de certains lieux. Elles étaient faites des mêmes éléments sur de grandes étendues.

Comme les messages écrits ne constituent pas un support convenable pour assurer le transfert des gestes, des attitudes, des pratiques et des savoir-faire, la plupart des aspects relatifs à la production des cultures globales du temps continuaient à appartenir à la sphère du vernaculaire. Les cultures élitaires devaient à leurs bases écrites d'être plus spécifiquement centrées sur les connaissances rationnelles et les valeurs.

Les au-delà utilisés en vue d'orienter l'action et de s'ouvrir vers le futur étaient de nature transcendante : le ciel dans le cas des religions révélées, la Raison pour la métaphysique classique, et l'Age d'Or du passé ou le futur de l'Utopie pour les philosophies de l'histoire. Grâce à ces manières de concevoir les fondations morales de la société, l'idée d'une autorité (qu'elle soit religieuse, philosophique ou historique) présidant, depuis un lieu distant, à la destinée du groupe social était largement acceptée. Cela voulait dire que les cultures élitaires des sociétés traditionnelles offraient une base idéologique (ou religieuse) sur quoi bâtir des systèmes de pouvoir.

La construction de systèmes politique : leurs bases spatiales

A partir des au-delà religieux, métaphysiques ou historiques auxquels les cultures élitaires des sociétés traditionnelles croyaient, il était possible de construire de grands systèmes de pouvoir et d'organisation politique.

1- Dans les systèmes religieux ou métaphysiques, le pouvoir s'enracinait dans la croyance en un Dieu ou en une Raison abstraite assumant la direction de tout l'Univers. La légitimité du

Prince venait de trois sources, selon le contexte : il pouvait être conçu comme une incarnation de Dieu; il pouvait avoir reçu son pouvoir en délégation de Dieu; il pouvait jouir de capacités intellectuelles qui lui permettaient d'accéder à la sphère de la Raison pure.

L'Empereur ou le Roi était la source de tout pouvoir légitime. Cela voulait dire que la relations politique était fondamentalement dissymétrique : le peuple avait à obéir aux ordres qui venaient de son Souverain. La distribution territoriale des groupes ethniques, des religions ou des cultures n'apparaissait pas comme une des bases des relations de pouvoir. Elle jouait évidemment un rôle dans l'exercice du gouvernement, mais dans la mesure où elle obligeait à diversifier les moyens utilisés, et pas comme un principe sur lequel les entités politiques puissent reposer.

2- Dans les systèmes fondés sur les philosophies de l'histoire, la situation était différente. Hobbes avait été le premier à théoriser le problème. Si la racine du pouvoir politique ne se situait pas dans Dieu, elle ne pouvait se trouver que dans le peuple. Le Corps Politique prenait naissance à l'occasion du contrat social auquel chacun avait souscrit, et par lequel il abandonnait son pouvoir personnel à un Dieu terrestre, le Léviathan. L'espace, en tant que support des groupes sociaux qui avaient décidé de s'unir et de fonder un Etat, prenait ainsi un rôle central dans l'organisation des relations politiques.

Le résultat, c'est que la nation devenait une catégorie significative pour l'analyse sociale, historique et politique, mais la conception que l'on s'en faisait était très particulière, comme Pierre Nora le souligne :

"De la nation – ce phénomène original des temps modernes qu'une longue familiarité nous empêche de considérer d'un œil neuf – il y a eu, jusqu'ici, trois manières de parler : juridique, historique et sentimentale. Toutes mettent en relief les spécificités nationales, mais sans pouvoir s'interroger sur elles [...]. La société, on en saisit l'organisation intérieure par un regard extérieur. La nation est, dans le même temps, intérieure à elle-même *et* extérieure : le spirituel mais dans le temporel, l'historique mais dans le géographique, l'idéologique mais dans le charnel, l'indéfini mais dans le délimité, l'universel mais dans le particulier, l'éternel mais dans le chronologique. Elle n'est saisissable que de l'extérieur, dans la généralité du phénomène, et de l'intérieur, dans la singularité multiple de ses manifestations" (Nora, 1984, p. X).

Les relations entre le groupe social – la nation – et son expression politique étaient théorisées de trois façons :

1- En Europe occidentale, les monarchies avaient patiemment rassemblées les diverses parties de territoires que le régime féodal avait fait éclater. Les Etats se mirent en place avant que la théorie politique moderne ne soit née : ils anticipaient sur sa logique, puisque leurs limites coïncidaient avec plus ou moins d'exactitude avec celle des groupes nationaux qui faisaient leur force : exactement pour le Portugal, raisonnablement bien en France, très grossièrement en Espagne. Certains Etats étaient construits comme un assemblage de nations (comme dans le cas de la Grande-Bretagne) ou de groupes religieux ou ethnique (comme pour les Pays-Bas et la Suisse).

2- En Europe centrale et orientale, les nations sont antérieures aux Etats : les Etats traditionnels s'étaient développés sans respecter les limites linguistiques ou culturelles des

groupes qu'ils dominaient. La géographie avait, dans ce sens, une antériorité sur l'histoire. Dans ce contexte, moderniser, c'était procéder à une réorganisation des territoires fondée sur des critères géographiques plus que sur la continuité politique.

3- Les nations pouvaient aussi naître de la signature d'un nouveau pacte : c'était l'implantation du peuple qui choisissait de s'unir qui donnait à l'Etat sa dimension territoriale : tel était le cas des Etats-Unis.

Modèles de transmission et identités, histoire et mémoire

Tant que la transmission des cultures est demeurée basée sur les relations face-à-face, l'imitation, l'observation et la parole, un sentiment de continuité accompagnait la formation des individus : ils étaient membres du groupe dans lequel ils vivaient parce qu'ils en avaient une expérience directe et profonde. La forme vernaculaire de transmission des cultures construit des identités selon un processus qui paraît naturel tant il va de soi.

Dans une société orale, le temps est structuré de manière simple. La période qui compte pour un groupe est comprimée dans l'intervalle de temps que couvrent les mémoires de ses membres vivants. Il en résulte que le passé n'est jamais un continent étranger, puisque ceux qui en ont été témoin sont encore en vie. Tout ce qui est arrivé avant la naissance des personnes les plus âgées de la communauté est immémorial, et ne peut être connu à travers des témoignages directs. Les réponses aux questions sur l'origine du groupe, le sens de sa présence sur la Terre, de l'environnement où il est installé et des formes d'organisation qu'il s'est données sont fournies par des mythes qui servent de substitut à la mémoire dans le temps de l'immémorial.

Les gens savent ce qu'ils sont. Pour eux, pas besoin d'explorer le passé pour découvrir leurs identités, puisqu'ils ont une expérience directe du temps qui compte pour eux comme d'une réalité vécue. Il a été précédé par le temps des mythes, qui leur fournit une réponse à leurs questions existentielles.

Comme l'écrit transforme les cultures et donne plus de profondeur au temps, le problème des identités collectives change. Dans une culture d'élite, la participation au groupe résulte du partage d'une mémoire objective et morte, la mémoire qui est contenue dans les textes. Les mythes, qui étaient nés du temps immémorial, sont remplacés par des religions révélées, des métaphysiques ou des philosophies de l'histoire. C'est à travers la croyance en de tels au-delà que l'intégration dans des groupes sociaux étendus est réalisée.

Aussi longtemps que les au-delà sur lesquels une société est fondée restent de nature religieuse ou métaphysique, l'intégration à la communauté des croyants résulte d'une adhésion individuelle sanctionnée par des rites de passage. L'intégration des individus dans les communautés politiques bâties sur la délégation d'une autorité divine ou rationnelle à un roi ou à un empereur résulte de l'allégeance qu'ils manifestent à son égard. Dans la France d'Ancien Régime, le peuple était composé fondamentalement des sujets du roi de France; c'est parce qu'il était sujet du roi de France qu'un habitant du pays était français.

Avec l'émergence d'une interprétation générale de la vie sociale à travers des philosophies du progrès et de l'histoire, le problème des identités de niveau supérieur devint plus difficile à résoudre. Puisque la plupart des gens ont une composante vernaculaire dans leur éducation, leur appartenance aux groupes vernaculaires locaux ne pose pas de problème. La situation est différente pour les identités de niveau supérieur. Elles ont toujours été bâties, dans les sociétés historiques, sur le partage de croyances transmises par l'écrit. Depuis ses origines, une des fonctions du système scolaire est de fournir aux gens les outils qui assurent leur pleine intégration dans les communautés de niveau supérieur que sont les nations.

Avec l'émergence de l'idée de nation, le rôle de l'école a changé. Les identités ont cessé d'être fondées sur des relations sociales de type hiérarchique : cela veut dire que l'adhésion de l'élite à une organisation territoriale de niveau supérieur n'implique pas automatiquement que ceux qui se trouvent en dessous soient inclus dans les nouvelles sphères de solidarité. De là la nécessité de démocratiser le système scolaire.

Ses fonctions sont alors simples : l'école a une fonction libératrice, puisqu'elle permet aux jeunes de découvrir les sphères élargies de la pensée rationnelle et de la connaissance géographique; sans elle, ils resteraient enfermés dans les cellules étroites des groupes vernaculaires; l'école a ensuite une fonction nationale, puisqu'elle introduit les jeunes à l'idée de nation à travers les discours que fournissent, dans ce domaine, l'histoire et dans une certaine mesure, la géographie.

A la fin du XIXe siècle ou au commencement du XXe , les gens participaient normalement à deux niveaux principaux d'identités : le niveau local, appris à travers la mémoire vivante de la culture vernaculaire, et le niveau national, produit par l'histoire et enseigné par le système scolaire. La transmission des identités locales était assurée par ce que Pierre Nora appelle des "milieux de mémoire" (Nora, 1984, p. XVII).

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'histoire comme discipline intellectuelle était surtout appréciée pour les exemples qu'elle offrait à l'éducation morale. Les historiens commencent alors à être intéressés par la genèse de la civilisation (une catégorie fondamentale des philosophies de progrès) et des nations. Une large partie du passé demeure en friche : il faut attendre l'*Ecole des Annales* pour explorer la longue durée, c'est-à-dire l'évolution des composantes vernaculaires des cultures et des sociétés.

3- Les mutations contemporaines de la culture : histoire, mémoire et héritage

La fin des milieux de mémoire, la crise des identités vernaculaires et la découverte du patrimoine

Les problèmes de l'histoire et de l'identité sont aujourd'hui profondément différents de ce qu'ils étaient il y a un demi-siècle, comme l'explique Pierre Nora

"La curiosité pour les lieux où se cristallise et se réfugie la mémoire est liée à ce moment particulier de notre histoire. Moment charnière, où la conscience de la rupture avec le passé se confond avec le sentiment d'une mémoire déchirée : mais où le déchirement

réveille encore assez de mémoire pour que puisse se poser le problème de son incarnation. Le sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire" (Nora, 1984, p. XVII).

La division du domaine de l'histoire en deux parties, la tradition de la vie quotidienne transmise à travers les composantes vernaculaires des cultures, et l'histoire comme discours construit grâce aux archives objectives du passé, est dépassée.

Le facteur principal de cette transformation a été l'irruption des médias modernes. Les relations face-à-face à travers lesquelles les gestes, les attitudes, les savoir-faire étaient transmis d'une génération à la suivante sur une base locale sont aujourd'hui en compétition avec les spectacles que proposent le cinéma ou la télévision. La composante vernaculaire des cultures a cessé d'être enracinée dans la différenciation régionale de la terre. Elle bénéficie désormais d'une dimension universelle : de ce point de vue, elle a cessé de différer des composantes de la culture transmises par l'écrit.

La substitution partielle des médias aux relations face-à-face a une autre conséquence : la partie productive des anciennes cultures vernaculaires est en train de se perdre. C'est la raison pour laquelle le sentiment ancien de continuité, celui d'être immergé dans un milieu de mémoire, a disparu; ce qui subsiste des anciennes cultures vernaculaires, c'est une forme spécifique de sociabilité informelle; la connaissance directe de la manière dont la vie quotidienne était produite n'est en revanche plus possible. Au Nouveau Mexique, les travailleurs ont cessé d'habiter dans les maisons d'*adobe* qu'ils avaient construites : ils achètent ou louent des *mobile homes* (Jackson, 1994).

Il en résulte que l'histoire doit aujourd'hui explorer des champs qui étaient jusqu'ici transmis par le canal des cultures vernaculaires. Les directions de recherches développées par l'*Ecole des Annales* à partir des années 1930 cessent d'apparaître comme des spéculations réservées à un petit nombre de spécialistes : elles produisent pour les sociétés modernes le type de discours que la disparition des milieux de mémoire appelle. Pierre Nora souligne la signification de cette nouvelle ouverture de l'histoire :

"[Il nous faut développer une] conscience claire de la différence entre la mémoire vraie, aujourd'hui réfugiée dans le geste et l'habitude, dans les métiers où se transmettent les savoirs du silence, dans les savoirs du corps, les mémoires d'imprégnation et les savoirs réflexes, et la mémoire transmise par son passage en histoire, qui en est presque le contraire : volontaire et délibérée, vécue comme un devoir et non plus spontanément; psychologique, individuelle et subjective et non plus sociale, collective, englobante. De la première, immédiate, à la seconde, indirecte, que s'est-il passé ?" (Nora, 1984, p. XXV-XXVI).

Nora précise :

"[Les nouvelles formes de mémoire] s'appuient tout entière sur le plus précis de la trace, le plus matériel du vestige, le plus concret de l'enregistrement, le plus visible de l'image. Le mouvement qui a commencé avec l'écriture s'achève dans la haute fidélité et la bande magnétique. Moins la mémoire est vécue de l'intérieur, plus elle a besoin de supports extérieurs et de repères tangibles d'une existence qui ne vit plus qu'à travers eux. D'où

l'obsession de l'archive qui marque le contemporain, et qui affecte à la fois la conservation intégrale de tout le présent et la préservation intégrale de tout le passé. Le sentiment d'un évanouissement rapide et définitif se combine avec l'inquiétude de l'exacte signification du présent et de l'incertitude de l'avenir pour donner au plus modeste des témoignages la dignité virtuelle du mémorable" (Nora, 1984, p. XXVI).

Nora conclut : "Le passage de la mémoire à l'histoire a fait à chaque groupe l'obligation de redéfinir son identité par la revitalisation de sa propre histoire" (Nora, 1984, p. XXIX). L'analyse de Nora est profonde, mais elle ne couvre pas tous les aspects des évolutions identitaires du monde actuel.

L'implosion des philosophies du progrès et de l'histoire, et la crise des identités nationales

Le second évènement important dans l'évolution des relations des sociétés occidentales à leur passé et à la construction de leurs identités est lié à l'audience déclinante des philosophies du progrès et de l'histoire. Tout le monde est conscient des possibilités nouvelles que la science a ouvert dans la vie quotidienne, mais la proportion de ceux qui sont effrayés par les nouveaux moyens de destruction qu'elle crée ne cesse de croître. Les gens ont cessé de croire que le progrès technique, le seul que l'on puisse mettre en œuvre en ce monde, mène tous les individus et tous les groupes au bonheur.

Avec la fin des idéologies du progrès, c'est toute la base idéologique de la modernité telle qu'elle a été développée dans le monde occidental depuis l'époque des Lumières qui s'effondre. Cela veut dire que l'Etat-nation, qui apparaissait comme l'outil offert à chaque groupe particulier pour réaliser en ce monde sa propre version du paradis, a perdu sa principale raison d'être.

La fin des philosophies de l'histoire est ainsi responsable du second versant de la crise contemporaine des identités : les identités vernaculaires traditionnelles ne sont pas les seules affectées; les identités nationales ou de classe qui servaient de base aux identités des élites et leur formes démocratisées sont en train de disparaître.

Les transmission des identités reposait, au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, sur deux mécanismes : l'existence de milieux de mémoire pour leur composante vernaculaire, et l'école pour leur version élitaire. La crise contemporaine des identités est d'autant plus forte que les système scolaire a perdu de son efficacité. Il est écrasé par les nouvelles tâches qu'il doit assumer – il doit prendre en charge l'enseignement de ce qui était traditionnellement transmis par les cultures vernaculaires. Il est affaibli par la concurrence que lui font les médias. Dans le passé, il bénéficiait d'une position de monopole pour donner aux enfants une large vue sur le monde – et plus spécialement, sur la partie la plus significative du vaste monde, la zone dans laquelle les gens parlent votre langue – votre nation.

Les enfants découvrent aujourd'hui le monde grâce aux médias modernes. L'image qu'ils en retirent est plus large : comme elle revêt une forme audio-visuelle, les barrières linguistiques apparaissent moins fortes. L'initiation à la scène nationale qu'offrait l'école a perdu une bonne partie de son attrait, puisque les enfants auxquels on l'enseigne ont déjà une vue plus large du monde à cause des heures qu'ils ont passé face à des écrans de télévision.

L'émergence de nouvelles stratégies identitaires

La double crise des idéologies modernes constitue un problème majeur du monde contemporain, et plus spécifiquement, de la civilisation occidentale : c'est là que la transformation des cultures vernaculaires a été la plus profonde, là que les identités nationales jouaient un rôle majeur. La critique des philosophies de l'histoire et du progrès sur lesquelles elles reposaient réduit l'attraction qu'elles exerçaient sur les autres cultures – ce qui est une autre composante de la crise contemporaine.

Les gens réagissent face à cette situation et développent de nouvelles stratégies identitaires, qui reposent sur tout un ensemble de solutions :

1- Les gens essaient de préserver les environnements matériels du passé afin de garder vivantes les formes vernaculaires de leurs identités. La notion de patrimoine s'élargit de plus en plus. Elle inclut aujourd'hui aussi bien la scène urbaine que la scène rurale. Les régionalismes tirent souvent parti, dans les pays occidentaux, de ce type de stratégie.

2- Les identités locales, régionales et nationales sont souvent redéfinies : au lieu d'être l'expression de groupes sociaux qui essaient d'organiser leur vie et leur environnement grâce à l'action politique, ceux-ci se pensent comme des groupes ethniques. Leur vérité repose dans les ancêtres qui se sont installés dans le pays, l'ont ouvert à la vie sociale et en ont donné une interprétation culturelle.

Ces nouvelles formes d'idéologies territoriales rencontrent un grand succès dans les anciens pays socialistes. La version qu'ils ont connue des identités liées aux cultures des élites – l'identité socialiste de classe – a complètement disparu. Les sentiments nationaux n'étaient pas associés comme à l'Ouest à la poursuite du progrès matériel : ils ont gardé leur prestige ancien.

3- Pour les peuples qui vivent en dehors du monde occidental, la solution des problèmes identitaires de notre temps consiste à renouer avec les formes de croyances transcendantales qui existaient avant les philosophies de l'histoire. C'est la base des fondamentalismes. Ils se tournent vers le passé pour construire des sociétés capables de résoudre les problèmes d'aujourd'hui et de construire efficacement le futur.

On observe dans les pays occidentaux une quête similaire des identités à fondement transcendantal : elle s'exprime surtout à travers la multiplication des sectes et des mouvements religieux, qui mettent davantage l'accent sur la destinée individuelle que sur la destinée collective : ces formes nouvelles du religieux diffèrent en cela des religions établies, qui ont en partie adaptés leurs credo ont philosophies de l'histoire qui ont longtemps dominé.

4- Une quatrième solution, c'est de construire de nouvelles formes d'idéologies historiques. Pour qu'elles paraissent crédibles, il faut qu'elles s'appuient sur d'autres formes d'histoire. Les multiculturalismes sont basés sur une analyse de l'évolution humaine qui a cessé d'être centrée sur les individus ou les nations, et se focalise sur les communautés culturelles. Les écologismes sont bâtis sur une conception de l'évolution qui a cessé d'être organisée autour de

la société : ce qui est en jeu, c'est la nature. Le devoir des gens est d'offrir à la terre et à tous les êtres qui l'habitent une chance d'évoluer en accord avec les lois de la vie.

Le patrimoine : une notion qui évolue

Pour les géographes qui s'intéressent à l'organisation spatiale de la vie sociale et aux symboles que les groupes sociaux impriment dans le paysage, le changement des attitudes concernant le patrimoine est très important.

L'idée de patrimoine est née au moment où les croyances religieuses et métaphysiques ont cessé d'apparaître comme les fondements essentiels des valeurs, de la vie sociale et de l'organisation politique. C'est l'époque où les nations sont devenues l'unique justification de l'existence des Etats – l'époque de l'Etat-nation.

En Europe occidentale, où les Etats qui existaient correspondaient approximativement avec des groupes nationaux grâce à l'action de grandes dynasties nationales, le patrimoine à préserver était surtout constitué par les palais et les châteaux des anciens rois, par les cathédrales et les monastères qui constituaient la meilleure illustration de la foi religieuse sur laquelle ils s'appuyaient, et sur les hôtels et résidences seigneuriales de l'aristocratie qui participait à l'exercice du pouvoir. Cela veut dire que le patrimoine était fait de monuments dispersés sur tout le territoire national, mais qui étaient plus nombreux dans son centre historique, dans ses grandes villes ou le long de la frontière où les batailles les plus cruciales (et dont la mémoire a été préservée) ont été livrées.

En Europe centrale et orientale, où les Etats qui existaient ne coïncidaient pas avec les groupes nationaux, le patrimoine à conserver était surtout celui des peuples eux-mêmes. A l'époque de Herder, l'accent était mis sur ses composantes immatérielles – la langue, la poésie populaire, la musique populaire. Plus tard, au milieu du XIXe siècle, et grâce aux progrès réalisés dans l'étude du folklore, les bases matérielles de la vie, les outils, les objets fabriqués, les maisons commencèrent à être incorporés à l'idée de patrimoine, comme le Nordisk Museum, créé à Stockholm en 1873 par le Dr. Hazelius le montre.

Pour les nations qui se développaient dans le Nouveau Monde, le patrimoine était double. A- Il était fait de tous les lieux où le contrat social dont la nation était née avait été élaboré, et des batailles qu'elle avait gagnées pour se délivrer des puissances colonisatrices; b- Il incorpora très vite des "monuments de la nature", dans la mesure où une nature sauvage et vierge était considérée comme une des forces essentielles de ces nouvelles nations.

Aujourd'hui, la notion de patrimoine est beaucoup plus large que dans le passé, puisqu'elle intègre tout ce qui était encore transmis de génération en génération par les cultures vernaculaires il y a deux générations. L'échelle des politiques de conservation a également changé : il y a des gens qui aimeraient préserver la totalité des paysages.

4- Les paysages dans la dynamique du patrimoine et des identités jusqu'au milieu du XXe siècle

La place accordée aux paysages et le rôle des géographes ont beaucoup changé dans le contexte de la dynamique du patrimoine et des identités qu'ont connue les civilisations occidentales, mais aussi les autres, depuis les débuts de la modernité, il y a quelques siècles. Nous organisons cette analyse en deux points : avant le milieu du XXe siècle, et après.

Le rôle des écrivains, des artistes, des essayistes ou des historiens

Beaucoup de symboles religieux sont dispersés dans les paysages vernaculaires des sociétés occidentales – églises, croix, ou sources et bois sacrés. Beaucoup de ceux qui essayèrent de construire les nouvelles idéologies nationales dont on éprouvait le besoin au XIXe siècle ou dans la première moitié du XXe étaient conscients du rôle que ces éléments tenaient dans la vie locale et les mentionnaient, mais ils ne leur apparaissaient pas comme un des éléments essentiels de l'entreprise qu'ils menaient.

Les essayistes, les peintres, les artistes et les historiens – c'est sur eux surtout que repose la construction de l'idée de nation – mettent l'accent sur le rôle des paysages pour des raisons différentes (Appleton, 1995).

1- Certains paysages sont choisis parce que l'on considère qu'ils ont tenu une place essentielle dans la construction de la nation et la formation de sa culture. C'est par exemple le cas des Alpes en Suisse. Les premières étapes de la Confédération se sont déroulées dans les cantons primitifs, dans les Alpes. Le caractère suisse s'est forgé dans la confrontation quotidienne avec le difficile environnement de la haute montagne. Les magnifiques paysages qu'elle offre donnent à ceux qui les habitent la possibilité de développer un sens de la dignité et de la grandeur (Lunn, 1963).

2- Dans le courant du XVIIIe siècle, au Danemark, les landes de l'Ouest du Jutland jouent un rôle essentiel dans le développement de la conscience nationale danoise, comme l'a montré Kenneth Olwig (Olwig, 1984). Cette forme de paysage est souvent associée à la forme d'imagination gothique et de sensibilité romantique qui était alors à la mode. Comme la lande constitue un environnement pauvre, leur mise en valeur, qui est réalisée à partir du milieu du XIXe siècle, apparaît comme un exploit national majeur – qui détruit malheureusement les paysages "naturels" dont les Danois sont si fiers. Cela impose un choix difficile : faut-il mener jusqu'à son terme l'œuvre de mise en valeur, ou préserver au moins une partie de la lande comme symbole du patrimoine national ?

3- En Grande-Bretagne, les paysages paraissent essentiels pour comprendre le génie national, car ils offrent, dans leurs parties rurales, une image d'harmonie entre les forces naturelles et les forces sociales, et une société hiérarchisée où les conflits de classe sont restés limités. A une époque où la force du pays est liée à ses mines de charbon, à ses pays noirs et à ses industries, l'accent mis sur le paysage rural gomme toutes les formes de violence, d'injustice et de relations de pouvoir brutales. De là le rôle des paysages à la manière de Constable dans l'élaboration de la mythologie nationale (Cosgrove et Daniels, 1988).

4- Aux Etats-Unis, la réalisation de la division géométrique des terres sur tout le territoire national qui s'étend à l'Est de l'Ohio ne joue pas de rôle important dans la construction de

l'image de la nation. Les gens sont beaucoup plus sensibles à la signification des paysages de montagne, les Catskill d'abord, les Rocheuses plus tard. La beauté des paysages désertiques et la monumentalité des gorges du Colorado sont très appréciées. Les écrivains et les peintres participent à la valorisation des paysages américains dans les régions où leur dimension dramatique est la plus évidente – mais les photographes tiennent certainement une place importante dans la démocratisation de cette perception.

Au Canada, le groupe ontarien des Sept contribue de manière importante, au début du XXe siècle, à la formation de l'identité nationale par leurs peintures des paysages sauvages du Nord, où la force et la grandeur inhérentes à la nature canadienne sont les plus évidentes. A la même époque, les peintres du Québec essaient de développer la conscience collective de la communauté canadienne-française, mais leur thème favori est celui du rang - le système des longues concessions – en particulier dans les régions marginales où il apparaît comme une victoire de l'homme sur une nature difficile (Lasserre, 1993).

Au Japon, où le souci de diffuser une forme moderne de conscience nationale s'affirme à partir de la fin du XIXe siècle, la solution a été cherchée dans une lecture modernisée de la tradition du *fu-do*, comme le montrent les publications de Tetsuro Watsuji : l'accent est mis sur le rôle de l'environnement naturel, la présence universelle de la montagne, le climat humide, la végétation dense dont celui-ci est responsable. Les Japonais sont différents des étrangers parce que leur personnalité reflète l'environnement particulier dans lequel ils vivent (Berque, 1986; 1990).

Après la Deuxième Guerre mondiale, les thèmes dérivés de la tradition du *fu-do* ne disparaissent pas, mais ils sont en partie remplacés par d'autres formes d'exceptionnalisme : l'idée, par exemple, que les Japonais ont développé une sensibilité particulière, parce que leur langue, spécialement riche en voyelles, a donné à la partie gauche de leur cerveau un rôle qu'il ne joue pas ailleurs (Dale, 1986; Doi, 1986).

6- Dans un pays comme le Brésil, comme au Canada, le problème de l'interprétation de l'identité nationale n'apparaît qu'au XXe siècle – dans les années 1920 plus précisément. La thèse la plus populaire est proposée par quelques intellectuels nordestins, Gilberto Freyre par exemple (Freyre, 1933). La nature tropicale du Brésil, aussi bien dans ses zones humides, en Amazonie où le long de la côte Atlantique, que dans ses parties arides, dans le *sertão*, sont considérés comme le facteur principal dans la formation de la nouvelle nation. Les environnements tropicaux sont difficiles. Les colons portugais n'en ont aucune expérience, mais ils savent comment intégrer une économie de plantation dans le marché mondial qui se met en place à l'époque. Les Indiens et les esclaves africains savent comment gérer des environnements tropicaux. La société brésilienne est née du croisement, à la fois biologique et culturel, de ces trois composantes de la population brésilienne.

7- Dans les interprétations plus récentes des identités nationales, les composantes vernaculaires des paysages font de plus en plus partie des symboles pris en compte. En 1988, lors de la campagne présidentielle, des milliers de photographies de François Mitterand avec en arrière-plan un petit village et son clocher ont été placardées partout sur les murs. Beaucoup de spécialistes des sciences politiques ont souligné la part tenue, dans son succès

électoral, au thème de "la France tranquille" qu'il avait ainsi exploité : c'était pour lui une manière d'être identifié avec la tradition nationale.

Le rôle des géographes

L'exploitation des paysages pour la construction des identités nationales n'a pas été, à la fin du XVIIIe siècle et durant la plus grande partie du XIXe, l'œuvre des géographes. Ceux-ci n'avaient pas encore mis au point les outils dont ils avaient besoin pour traiter scientifiquement des paysages. Aussi longtemps qu'ils pensaient que leur tâche principale était de décrire la variété de la surface terrestre, ils restèrent en dehors des principaux débats idéologiques de l'époque.

Pour ceux des géographes qui partageaient une conception environmentaliste de la discipline, la situation était différente. Mais au début du XIXe siècle, la forme herdérienne de l'environmentalisme est plus sensible à l'harmonie entre le génie national d'un peuple tel qu'il est exprimé par sa langue, sa poésie et sa musique, et le pays qu'il habite, que dans ses paysages. D'un autre côté, les simplifications auxquelles a recours la forme darwiniste de l'environmentalisme a réduit très vite son impact sur la profession – sauf peut-être en Amérique du Nord à cause du succès durable des publications d'Ellsworth Huntington (Huntington, 1924).

La situation change durant la dernière décennie du XIXe siècle. Les géographes qui professent la forme herdérienne de l'environmentalisme deviennent de plus en plus conscients de l'adéquation qui existe entre un peuple, le pays où il s'est installé et sa vie matérielle. L'intérêt pour les maisons rurales, qui s'est affirmé depuis les années 1850 ou 1860, traduit bien cette vision élargie, mais il ne conduit pas encore à une appréhension globale du paysage. August Meitzen va plus loin lorsqu'il publie, en 1895, sa grande étude sur les formes du paysage rural en Europe (Meitzen, 1895). Pour lui, chaque peuple a créé un type spéciale d'organisation foncière, qu'il transporte dans ses migrations. Les paysages sont désormais perçus comme des marqueurs du génie national ou ethnique.

Dans le *Tableau de la géographie de la France*, Paul Vidal de la Blache considère que la personnalité de la France – qui lui donne son unité et justifie ses frontières – est née de la diversité même du pays (Vidal de la Blache, 1903). La variété est grande dans cette partie de l'Europe, comme le sont les configurations physiques qui multiplient les contrastes locaux ou régionaux. Ce qui donne à la France son caractère spécifique, c'est l'opportunité que le pays offre à ses habitants de construire des combinaisons territoriales efficaces à partir des complémentarités qui existent aux échelles locales, régionales et nationales. Le succès du *Tableau* est immense : il donne à la nation française une caution "scientifique".

La curiosité des géographes pour les paysages augmente rapidement dans le courant du XXe siècle. Leur approche demeure cependant longtemps essentiellement fonctionnelle – ils expliquent les formes qu'ils observent par les impératifs de la vie économique et, jusqu'à un certain point, sociale. Leur intérêt est devenu aussi archéologique lorsqu'ils se tournent vers

les conditions économiques qui prévalaient dans le passé pour expliquer certaines des formes présentes dans les paysages d'aujourd'hui.

La contribution des géographes au premier débat sur les identités spatiales et la signification des études qu'ils mènent sur les paysages restent toutefois relativement limitée. La situation contemporaine est tout à fait différente.

5- Les paysages et la construction contemporaine des identités

Les géographes et la préservation des paysages vernaculaires

L'effondrement des formes vernaculaires d'identité a donné aux paysages une nouvelle signification. Avec l'élargissement de la forme archivistique de la mémoire aux composantes de la culture relatives à la vie quotidienne, ils deviennent une forme potentielle du patrimoine. Pour tous ceux qui se battent pour maintenir vivante des identités locales enracinées dans l'expérience de la vie de la vie quotidienne et des paysages, il est important d'arrêter des transformations qui priveraient beaucoup des plus beaux décors du passé récent de leurs spécificités et les transformerait en environnements banalisés.

Préserver en totalité des paysages ou choisir leurs parties qui méritent d'être sauvegardées n'est pas une entreprise facile. Les associations et mouvements sociaux qui cherchent à promouvoir la conservation de cette forme de patrimoine, et les administrations qui sont responsables de la mise en œuvre des nouvelles politiques en ce domaine, tirent largement parti des études que les géographes ont menées durant la plus grande partie du XXe siècle sur l'organisation des paysages traditionnels et modernes. On demande souvent aux géographes de participer comme experts aux travaux que suscitent la mise en œuvre des nouvelles politiques du patrimoine.

Cela veut-il dire que les géographes approuvent totalement ces nouvelles orientations ? Non : leurs études montraient la nature dynamique des paysages. Ceux-ci ne sont pas faits de combinaisons rigides de structures. Ils évoluent en fonction des pressions démographiques et économiques, du système légal de transmission de la propriété, de l'intérêt pour les pratiques de plein air et les sports, etc. Pour la plupart des géographes, l'idée de préserver les paysages est une erreur dangereuse. Ils sont d'accord pour sauvegarder une partie de ce qui rendaient les paysages du passé si intéressants, variés et pleins de sens pour ceux qui les habitaient, mais ils savent qu'il est dangereux d'interdire l'innovation économique et qu'il est impossible de prévenir la modernisation d'une part au moins des établissements humains et des réseaux de transport. Leur idée est généralement de limiter l'action de préservation à certaines zones et à certains aspects des paysages.

La participation des géographes à la critique des idéologies nationales fondées sur les paysages

La contribution des géographes contemporains à la préservation des paysages est, en ce sens, essentiellement critique. C'est vrai aussi de l'analyse qu'ils développent de l'utilisation du paysage par les idéologies nationales bâties aux XIXe et XXe siècles.

Les géographes d'aujourd'hui se montrent critiques à l'égard des thèses développées en matière de paysage par leurs collègues du passé. L'attaque contre l'environnementalisme déterministe a commencé dès les débuts du XXe siècle. L'idée que les paysages – les paysages ruraux en particulier – sont l'expression du génie d'un groupe ethnique ou régional particulier ne résiste pas à la reconstruction historique précise des systèmes agraires du passé : l'interprétation de Meitzen est sérieusement mise à mal par les publications de Roger Dion (Dion, 1946) et définitivement ruinée par les travaux que mène Anelise Krenzlin dans les années 1940 (Krenzlin, 1986). La critique de l'idée vidalienne que la personnalité d'un pays peut reposer sur l'exploitation de ses contrastes régionaux a à attendre Fernand Braudel pour être attaquée, au début des années 1980 – mais la critique qu'il en fait est dévastatrice.

La contribution critique des géographes va plus loin lorsqu'ils commencent à passer en revue la manière dont les romanciers, les peintres, les photographes et les autres artistes ont utilisé le paysage pour jeter un voile sur les tensions ou contradictions qui existaient dans les sociétés nationales. Denis Cosgrove établit par exemple que l'architecture paysagère si populaire parmi les aristocrates vénitiens aux XVIe et XVIIe siècles, et parmi les grands propriétaires terriens anglais aux XVIIIe et XIXe, était intimement liée à leurs intérêts de classe (Cosgrove, 1984). Embellir le paysage constituait pour eux un moyen d'établir et de légitimer le pouvoir qu'ils exerçaient sur les classes inférieures. Le succès des tableaux de paysages ruraux au XVIIIe siècle et au début du XXe, était de même motivé par le souci de cacher les tensions sociales qui menaçaient le fonctionnement des sociétés nationales.

Aux Etats-Unis et au Canada, l'accent mis sur paysages naturels apparaît souvent comme un moyen de dénier tout droit aux populations indiennes. L'analyse développée récemment de la politique des Parcs naturels en Afrique du Sud met en évidence des stratégies similaires, dont le but était aussi de nier le rôle des populations indigènes (Brooks, 2000).

Au Brésil, les études contemporaines jugent souvent que l'interprétation imaginée par Gilberto Freyre et ses contemporains était conservatrice (Albuquerque, 1996) : la vision du Nordeste sur laquelle l'analyse était bâtie mettait l'accent sur le rôle des planteurs libéraux. Ce groupe a existé et exerçait sans doute une certaine influence, en particulier à Recife, mais il ne représentait qu'une petite fraction d'une classe dominante beaucoup moins éclairée qu'il n'apparaît dans les publications des années 1920 et 1930.

La contribution des géographes aux débats contemporains sur les identités est-elle seulement critique ? Non : elle propose aussi à ceux qui conçoivent de nouvelles idéologies une partie des matériaux qu'ils mettent en œuvre.

La contribution des études de paysage développées par les géographes à l'émergence de nouvelles idéologies

Je n'essaierai pas de dresser un tableau d'ensemble de cet aspect de l'évolution contemporaine, car il évolue très vite. Je présenterai seulement deux exemples.

1- L'idée de développement soutenable est devenue, en moins de vingt ans, une des notions-clés des nouvelles idéologies d'inspiration écologique. L'idée est de satisfaire les besoins des gens en autorisant la croissance, mais en imposant à celle-ci une contrainte sévère : le développement n'est acceptable que s'il ne détruit pas les équilibres dynamiques qui doivent caractériser la surface de la Terre.

Il est difficile de donner du corps à une telle idée : la seule manière de réaliser vraiment un développement soutenable est de renoncer à la croissance – ou mieux encore, de réduire les niveaux de consommation déjà atteints. La crédibilité de l'idée de croissance soutenue serait plus grande s'il était possible de fournir des exemples de systèmes soutenables fonctionnant efficacement. Le présent n'en offre guère. C'est dans le passé qu'il est possible de trouver de tels modèles : les paysages des sociétés traditionnelles, tels qu'ils ont été analysés d'un point de vue fonctionnel par les géographes des années 1920 aux années 1970, sont souvent présentés aujourd'hui comme des exemples de systèmes de croissance soutenues aussi bien par certains géographes que par les gens qui font confiance à leurs publications.

2- Kenneth Olwig a développé récemment une recherche très précise sur l'origine du mot et de l'idée de paysage dans la région de la mer du Nord (Olwig, 2002). Le terme (sous la forme *landskip*) a d'abord été utilisé pour désigner certaines communautés de la région côtière du Schleswig et du Holstein, à la frontière du Danemark et de l'Allemagne.

Au sens qui lui était alors donné, le paysage était à la fois une petite aire gouvernée grâce à des institutions relativement démocratiques, un ensemble de formes d'organisation spatiale (le paysage au sens moderne) qui la caractérisait, et la communauté qui parvenait à un certain équilibre dans ce cadre.

Lorsqu'on lit Olwig, il est clair que des formes réelles de croissance soutenable étaient en œuvre dans ces petites unités territoriales. La forme archétypale de paysage qu'il peint est une merveilleuse utopie politico-écologique. La place qu'il donne à l'auto-organisation et aux formes représentatives du gouvernement a beaucoup d'attrait pour ceux qui rêvent d'autres formes – c'est-à-dire de formes non capitalistes – de vie sociale.

Conclusion

Jusqu'à milieu du XXe siècle, deux formes d'identité caractérisaient les sociétés occidentales : 1- des identités locales, qui étaient transmises de génération à génération comme une des composantes des cultures vernaculaires, dans la mesure où celles-ci constituaient des milieux de mémoires au sens de Pierre Nora; 2- des identités nationales, ou des identités de classe, selon que l'on appartenait à un système libéral ou socialiste; elles avaient été élaborées à partir du milieu du XVIIIe siècle, avec le secours de l'histoire – pour l'essentiel – et dans une moindre mesure, de l'ethnologie et de la géographie.

Le système des identités qui prévalait dans les pays occidentaux - et ailleurs, pour les identités vernaculaires - a été ruiné par une double transformation : le rôle croissant des

médias dans la transmission des composantes vernaculaires des cultures; l'effondrement des idéologies de l'histoire et du progrès, sur lesquelles les identités nationales avaient été construites.

Je n'ai pas l'intention de dresser l'inventaire des mouvements religieux ou idéologiques qui ont été imaginés au cours des trente dernières années pour résoudre cette double crise. Mon but était plus limité : je voulais montrer comment un régime particulier de l'histoire (fait de la juxtaposition de mémoire vernaculaire vivante et d'histoire nationale) a été remplacé par un autre : une nouvelle approche historique de l'histoire vernaculaire et de la longue durée a remplacé la mémoire vernaculaire; des discours sur la dynamique de la nature ou sur celle des cultures en ont remplacé d'autres, qui étaient centrés sur les histoires nationales.

Cette transformation dans l'objet et l'étendue de l'histoire est parallèle à l'évolution qu'a connue la nature de la géographie. Au lieu de traiter d'une conceptualisation "objective" de l'espace, les géographes contemporains explorent la manière dont la "culture" imprègne toutes les formes de la vie sociale et de l'organisation de l'espace. Dans le domaine des études paysagères, cela veut dire que les approches fonctionnelles imaginées au cours du XXe siècle sont doublées par des approches qui s'intéressent au sens donné aux lieux par les gens qui les habitent ou les visitent, décrivent les relations à double sens qui existent entre les groupes et leur environnement (c'est-à-dire derrière les formes visibles des paysages) et explorent les représentations spatiales qui répondent au besoin de sens que les gens éprouvent.

La crise contemporaine des identités est responsable d'un intérêt renouvelé pour les paysages de la part des géographes, des autres spécialistes des sciences sociales et de l'opinion publique : ils apparaissent comme une des formes les plus fondamentales des nouvelles mémoires "archivistiques" qui résultent de la fin des milieux de culture que représentaient les cultures vernaculaires du passé. Les études de paysage ont toujours mis l'accent sur les relations complexes qui existent entre groupes sociaux et formes spatiales. Les géographes découvrent aujourd'hui que les paysages sont aussi devenus des facteurs significatifs dans le développement de la conscience sociale et des sentiments de temporalité.

Bibliographie

- Albuquerque, Durval Muniz de, 1996, *A invenção do Nordeste e outras artes*, Recife, Fundação Joaquim Nabuco, São Paulo, Cortez Editora.
- Appleton, Jay, 1996, *The Experience of Landscape*, Chichester, John Wiley, 2nd ed.
- Berque, Augustin, 1986, *Le Sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.
- Berque, Augustin, 1990, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, Reclus.
- Braudel, Fernand, 1986, *L'Identité de la France*, vol. 1, *Espace et histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion.
- Brooks, Shirley, 2000, "Re-reading the Hluhluwe-Umfolozi Game Reserve. Constructions of a 'Natural Space'", *Transformation*, vol. 44, p. 63-78.
- Cosgrove, Denis, 1984, *Social Formation and Symbolic Landscape*, London, Croom Helm.
- Cosgrove, Denis and Stephen Daniels (eds.), 1988, *The Iconography of Landscape*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Dale, Peter N., 1986, *The Myth of Japanese Uniqueness*, London, Croom Helm.
- Dion, Roger, 1946, "La part de la géographie et celle de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du Bassin parisien", *Publications de la Société de Géographie de Lille*, p. 6-80.
- Doi, Takeo, 1986, *The Anatomy of Self. The Individual Versus Society*, Tokyo, Kodansha International.
- Freyre, Gilberto, 1933, *Casa Grande e Senzala*, Rio de Janeiro, Maia and Schmidt.
- Huntington, Ellsworth, 1924, *The Character of Races, as Influenced by Physical Environment, Natural Selection and Historical Development*, New York, Scribner.
- Jackson, John B., 1994, *A Sense of Place, a Sense of Time*, New Haven, Yale University Press.
- Krenzlin, Anneliese, 1957, "Blockflur, Langstreitenflur and Gewannflur als Ausdruck agrarischen Wirtschaftsformen in Deutschland", in : Juillard Etienne, Xavier de Planhol and Gilles Sautter (eds.), *Structures agraires et paysages ruraux*, Nancy, Annales de l'Est, p. 343-352..
- Lasserre, Frédéric, 1993, "Paysage, peinture et nationalisme", *Géographie et cultures*", vol. 2, n° 8, p. 71-82.
- Lunn, Harold, 1963, *The Swiss and their Mountains. A Study of the Influence of Mountains on Man*, London, Allen and Unwin.
- Meitzen, August, 1895, *Siedelung und Agrarwesen der West-germanen und Ost-germanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slawen*, Berlin, Hentz, 4 vol.
- Nora, Pierre, 1984, "Entre Mémoire et Histoire", in : Nora, Pierre, (ed.), *Les Lieux de mémoire*, vol. 1, *La République*, p. XXV-ILII.
- Olwig, Kenneth, 1984, *Nature's Ideological Landscape*, London, George Allen and Unwin.
- Olwig, Kenneth, 2002, *Landscape, Nature and the Body Politic : from Britain's Renaissance to America's New World*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Vidal de la Blache, Paul, 1903, *Le Tableau de la Géographie de la France*, Paris, Hachette.